

LE JOURNAL DES DEBATS

LEGISLATIFS ET LITTÉRAIRES DU CANADA.

" MIHI A SPE, METU, PARTIBUS REIPUBLICÆ ANIMUS LIBER EST. " — Salluste. Catil.

Vol. I.

TORONTO, SAMEDI, 27 MARS, 1858.

No. 19

GALERIE POLITIQUE.

III

LE COMTE DE PERSIGNY.

[Voir le numéro 18.]

Ce qu'il y a de plus probable, c'est qu'à cette époque de son existence, M. de Persigny, voyant sa carrière militaire brisée, dévoré du besoin d'agir, de servir, comme l'exprime sa devise, cherchait sans doute une cause à laquelle il pût s'attacher.

Il revint à Paris au commencement de 1833, et entra aux modestes appointements de quinze cent francs à la rédaction de la correspondance politique de MM. Lubis et Chauvin-Belliard, qui desservaient l'office de M. Claude Justin.

La conception d'une de ces fusions impossibles qui naissent du désespoir des partis, prit naissance dans les bureaux de cette correspondance. Le duc de Reichstadt [§] était mort depuis un an. Quelques membres du parti légitimiste imaginèrent que les débris de la famille impériale consentiraient à unir leurs efforts aux leurs, moyennant promesse de grandes positions à la cour.

Le *Courrier de l'Europe*, qui venait de mourir, fut transformé en *Revue de l'Occident français*.

Le premier et, je crois, le seul numéro de cette revue contenait une déclaration de principes où il n'est pas question de légitimisme, mais où je rencontre en revanche ces lignes à propos de l'idée napoléonienne :

" En cette idée impériale réside la tradition tant cherchée des dix-huitième et dix-neuvième siècles, la vraie loi du monde moderne et tout le symbole des nationalités occidentales. Le temps est venu d'annoncer par toute la terre européenne cet évangile impérial qui n'a point encore eu d'apostolat. "

D'après une version qui m'a été racontée, M. de Persigny ignorait même qu'il existât encore des Bonapartes.

Il voyageait un jour dans le grand duché de Bade, lorsqu'une calèche, attelée de quatre chevaux, passa près de lui. Un enfant occupait seul l'intérieur de la calèche. En l'apercevant, le cocher du cabriolet dans lequel voyageait M. de Persigny se lève sur son siège, ôte son bonnet et s'écrie avec force :

" — Vive Napoléon ! "

" — Napoléon !... dit M. de Persigny. Que veux-tu dire ? "

" — Oui, c'est le fils du roi Jérôme qui vient de passer. [§§] On le conduit au collège. "

M. de Persigny tomba dans une profonde rêverie. Rentré chez lui, il s'enferma dans sa chambre et resta plongé dans une

[§] Fils de Napoléon I, retenu presque prisonnier par la famille d'Autriche, à laquelle sa mère appartenait. Son cousin, le présent empereur, a voulu lui conserver dans l'histoire le titre de Napoléon II, bien qu'il n'ait jamais régné. Les royalistes en avaient fait autant, à propos de l'infortuné Louis XVII, qui mourut enfant, en prison, peu après l'exécution de son père.

[§§] C'était, sans doute, le prince Napoléon Bonaparte, connu en 1848 par ses tendances démocratiques, qui fut plus tard ambassadeur à Madrid, auquel la naissance du petit prince impérial a enlevé le titre d'héritier présomptif de la couronne, et qui semble chercher par de continuels voyages sur terre et sur mer, à se consoler de se méchec personnel.

sorte de contemplation intérieure. Il voyait se reconstituer dans sa pensée ce monde impérial qui semblait à jamais dispersé.

Les heures passèrent, et ce fut seulement aux premières heures du jour qu'il s'aperçut qu'il était resté à la même place, immobile de corps et de pensée. Il était couvert de sueur, et ses yeux ruisselaient de larmes.

À dater de ce jour, sa destinée fut fixée. Il n'eut plus d'autre but que la reconstitution de l'Empire et du monde napoléonien.

M. de Persigny, l'un des fondateurs de cette revue peu viable, accepta la proposition d'aller en Suisse faire des ouvertures de fusion au prince Louis-Napoléon.

La mission était aventureuse. Le moindre danger que courrait M. de Persigny était de passer pour un agent secret et de se faire ignominieusement éconduire.

Mais à vingt cinq ans on ne doute de rien, et moins que tout autre, un jeune homme de la complexion de M. de Persigny.

Il n'avait pour moyens d'introduction que son numéro-prospectus de la *Revue de l'Occident français*, et deux lettres, l'une du poète Belmontet, l'autre, d'un vieux général de l'Empire.

Il arriva en Suisse dès le commencement de l'année 1834. Il plut au premier coup d'œil. Sa franchise, sa tournure militaire, sa loyauté et sa naïve confiance dans l'avenir charmèrent les hôtes d'Arenenberg. [†] Il leur communiqua l'ardeur de ses espérances. Rappelant le temps de ses garnisons, il leur fit un tableau saisissant des souvenirs laissés par Napoléon dans l'imagination des Français ; il leur montra la puissance de cette légende militaire du dix-neuvième siècle, personnifiée dans la figure d'un homme dont l'image, suspendue au-dessus de la cheminée des chaumières, ressemblait à une divinité du foyer symbolisant la Gloire nationale.

Il n'eut pas de peine à convaincre ses hôtes.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne fut guère question de la fusion.

Une amitié vive, prime-sautière, une de ces amitiés ardentes qu'on contracte seulement dans la jeunesse, s'était formée entre le prince Louis et son jeune visiteur. Dès lors les idées politiques de M. de Persigny, ses résolutions pour l'avenir, furent invariablement fixées.

La pensée d'une Restauration impériale devint la grande, l'unique affaire de sa vie.

La *Revue de l'Occident français* ne fut pas fondée. L'ex-roi Joseph, qui résidait à Londres, et que M. de Persigny alla voir, adopta d'abord les idées de reconstitution qui lui furent soumissionnées et parut disposé à seconder par des sacrifices pécuniaires les vues de propagande qu'on lui offrait. Peu de jours après, il changea d'avis. M. de Persigny partit en avril 1835, exprimant son regret de n'avoir pas été compris.

Dès lors le complot de Strasbourg et les nombreux préparatifs qu'exigeait une entreprise de ce genre, paraissent avoir été son unique occupation.

Ici doit trouver place un fait curieux et inconnu.

M. de Persigny n'était pas d'avis de commencer le mouvement par la brusque attaque d'une place forte. Il pensait qu'il était préalablement nécessaire d'ébranler l'opinion et de préparer les esprits. Et peut-être n'avait-il pas tort.

Selon lui, le prince Louis devait se rendre incognito à Paris,

[†] Château en Suisse, dans lequel s'était retiré la reine Hortense et ses deux enfants.